

Oncle Boonmee (celui qui se souvient de ses vies antérieures)

La vie dans l'entre-monde

Loong Boonmee raleuk chat — Thaïlande / Grande-Bretagne /
France / Allemagne / Espagne / Pays-Bas 2010, 114 minutes

Claire Valade

Number 270, January–February 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63659ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Valade, C. (2011). Review of [Oncle Boonmee (celui qui se souvient de ses vies antérieures) : la vie dans l'entre-monde / *Loong Boonmee raleuk chat* — Thaïlande / Grande-Bretagne / France / Allemagne / Espagne / Pays-Bas 2010, 114 minutes]. *Séquences*, (270), 50–51.

Oncle Boonmee (celui qui se souvient de ses vies antérieures)

La vie dans l'entre-monde

Palme d'Or du dernier Festival international du film de Cannes, **Oncle Boonmee (celui qui se souvient de ses vies antérieures)** a soulevé bien des passions au moment de l'attribution du prix. Sans dire que cette Palme ait été véritablement décriée (on était quand même loin des huées vicieuses et du célèbre bras d'honneur revanchard de Maurice Pialat recevant sa Palme pour **Sous le soleil de Satan** en 1987), plusieurs se sont tout de même montrés fort sceptiques de ce choix pour le moins hors des sentiers battus. Avec raison ? Ou simplement parce qu'il est plus facile de ne pas chercher à comprendre les films clairement différents ?

Claire Valade



Une sorte de rêve étrange et suspendu dans le temps

Ainsi, tandis que les uns se demandaient si le président du jury, Tim Burton, avait perdu la tête pour récompenser un film aussi profondément obtus et ennuyant (la une du *Figaro* titrait «La Palme de l'ennui», c'est tout dire!), les autres, fervents admirateurs du film du surprenant cinéaste thaïlandais Apichatpong Weerasethakul, criaient au génie et à l'avènement d'un nouveau cinéaste majeur au firmament du cinéma mondial (malgré une œuvre, somme toute, encore fort jeune). Ni tout à fait dans un camp, ni dans l'autre, j'estime plutôt, personnellement, que **Oncle Boonmee (celui qui se souvient de ses vies antérieures)** est un film qui a les qualités de ses défauts, et les défauts de ses qualités. Oui, il est obtus. Et exigeant. Et déroutant, étrange et difficile d'approche. Le film est tout cela, sans aucun doute, et beaucoup plus encore. Mais ennuyant ? Certainement pas. Si l'on se donne la peine de s'abandonner aux images et à l'obsédante bande sonore, cet **Oncle Boonmee** s'avère à tout le moins un fascinant objet cinématographique qu'il vaut amplement la peine de découvrir.

Cette chance de s'abandonner nous est d'ailleurs donnée dès la scène d'ouverture. Nous sommes dans la campagne thaïlandaise. Un troupeau de buffles broute paisiblement dans la semi-pénombre de l'aube. Un buffle se détache alors de ses compagnons et disparaît à travers champs pour se perdre dans la jungle touffue. La caméra suit l'animal sans se presser. Il est difficile de distinguer clairement le paysage, comme si la pénombre jetait un voile sur ce monde qui s'éveille. Les bruits

de la nuit encore si proche et le murmure constant de la jungle ponctuent la scène avec intensité. Le temps passe. Puis, le fermier retrouve enfin son buffle attaché à un arbre, sa corde étant restée prise dans une branche, et il le ramène tranquillement à la maison. Jusque-là, rien de bien particulier, outre le rythme extraordinairement lent de la scène. Puis, alors que le fermier reprend le chemin de la maison, une forme sombre, massive, apparaît entre les arbres. Est-ce une figure humaine ? Un animal ? Juste l'ombre d'un arbre ? Non, des yeux rouge braise brillent dans l'obscurité. Immobile et silencieuse au milieu des cris des grillons, une créature observe l'homme et son buffle. Voilà. On y est. L'apparition de ces yeux rouges dans la noirceur crée un choc profondément troublant. Délaissant le ton en apparence naturaliste qui avait endormi nos sens jusque-là en les baignant dans un calme et une sérénité relativement réalistes, **Oncle Boonmee** vient de les réveiller en révélant enfin ses vraies couleurs : ce ne sera pas un film comme les autres. Oh non !

C'est cette approche curieusement réaliste qui accentue d'autant le fait que ce film est tout sauf réaliste, mais qui maintient aussi une tension et une atmosphère étranges...

Tout le film est là, dans cette scène d'ouverture. Et l'on y entre d'emblée – ou plutôt, on la laisse nous pénétrer –, ou l'on s'y ferme instantanément de façon hermétique. Le sort en est alors jeté, dans tous les sens du mot. Car il s'agit bien d'un enchantement que le singulier cinéaste exerce sur le spectateur. Si l'on se ferme immédiatement, alors le film demeurera non seulement l'énigme la plus opaque qui soit, mais aussi un exercice ronflant et intellectualisant d'un ennui aussi mortel que la maladie qui emporte Oncle Boonmee. Si, au contraire, l'on se laisse enchanter, au sens le plus purement magique du terme, le film deviendra une sorte de rêve étrange et suspendu dans le temps, qu'il n'est pas nécessairement donné de comprendre ou de déchiffrer tout à fait, mais dont les images s'imprimeront dans notre esprit de façon indélébile.

C'est que comprendre **Oncle Boonmee (celui qui se souvient de ses vies antérieures)** n'est pas essentiel. Le cinéaste nous convie à un voyage dans un entre-monde, où le temps se comporte différemment, au ralenti. Un entre-monde où le fantastique et un certain mysticisme de contes et de légendes – bien présents et

intégrés à la plupart des grandes cinématographies asiatiques – sont abordés de façon résolument personnelle et tout à fait unique. Pour Weerasethakul, réalité et imagination sont indissociables. Chez lui, la présence parmi nous de fantômes et de créatures fantasmagoriques est des plus normales. Le fantastique se mêle au quotidien comme si c'était une chose tout à fait naturelle, sans pourtant rien perdre de son côté surnaturel et même inquiétant. Ainsi, les morts reviennent parmi les vivants et prennent place à la table du souper comme s'ils étaient partis la veille. Le fils disparu réapparaît, couvert de poils noirs, devenu singe-fantôme aux yeux de braise, se joint lui aussi au groupe tout naturellement et reprend la conversation sur le ton des banalités et de l'humour. Le réalisateur filme tout cela avec un détachement respectueux, une caméra qui se veut plus observatrice qu'inquisitrice et une bande sonore dominée par le bruit incessant des insectes de la jungle.

C'est cette approche curieusement réaliste qui accentue d'autant le fait que ce film est tout *sauf* réaliste, mais qui maintient aussi une tension et une atmosphère étranges – non pas terrifiantes, au contraire, mais plutôt inquiétantes et hallucinatoires. Ainsi, la caméra fixe crée des tableaux faussement naturalistes qui servent justement à rehausser la poésie surnaturelle des lieux, du

moment, des personnages, de leurs interactions. Dans l'univers d'Apichatpong Weerasethakul, les vivants côtoient les morts, les poissons-chats amoureux des princesses peuvent les séduire avant de se réincarner en apiculteurs anciens combattants, le passé se mêle au présent, les créatures de la nuit veillent sur les mourants, la réalité se dédouble au gré des envies de chacun. Les frontières entre les mondes n'existent plus. Le passage de la vie à la mort n'est qu'un voyage de plus à accomplir.

Construite à la manière un peu décousue d'un rêve et sur la structure fortement symbolique d'un poème, **Oncle Boonmee (celui qui se souvient de ses vies antérieures)** est une œuvre très planante et contemplative, mais aussi étonnamment cérébrale et quasi dépourvue d'émotion. Il est difficile de s'y attacher. Mais il est possible de se laisser hypnotiser.

■ **LOONG BOONMEE RALEUK CHAT** | Thaïlande / Grande-Bretagne / France / Allemagne / Espagne / Pays-Bas 2010, 114 minutes — **Réal.** : Apichatpong Weerasethakul — **Scén.** : Apichatpong Weerasethakul — **Images** : Yukontorn Mingmongkon, Sayombhu Mukdeeprom — **Mont.** : Lee Chatametikool — **Son** : Richard Hocks, Akritchalerm Kalayanamitr, Koichi Shimizu — **Dir. art.** : Akekarat Homlaor — **Cost.** : Chatchai Chaiyon — **Int.** : Thanapat Saisaymar (Boonmee), Jenjira Pongpas (Jen), Sakda Kaewbuadee (Tong) — **Prod.** : Apichatpong Weerasethakul (Kick the Machine), Simon Field et Keith Griffiths (Illuminations Films) — **Dist.** : Cdp.



Des tableaux faussement naturalistes